

Tribune
indochinoise
22/10/37

André Gide et la jeunesse annamite

par Nguyễn-manh-TUONG.

Il n'existe point dans la littérature contemporaine d'écrivain qui retienne l'attention et éveille la curiosité de la jeunesse annamite davantage qu'André Gide. Des articles de journaux font allusion fréquemment à son nom, citent son œuvre. Des conférenciers éminents exercent sur lui leur ingéniosité, leur culture, leur éloquence. Aux divers examens, il n'est pas rare que des candidats fleurissent leurs dissertations de pensées qu'il a conçues. Naguère Pierre Dô Dinh a traduit avec un talent heureux la « Porte Étroite ». Que de fois le signataire de ces lignes a entendu de jeunes cadets lui demander, d'une voix émue, de leur parler d'André Gide !

Comment expliquer cette ferveur ? Est-ce donc la vie d'André Gide qui suscite cette ardente curiosité ? Et certes, nulle vie n'est plus digne. Restant toujours à l'écart des hommes, Gide n'a de souci que celui de se réaliser. Peu importe que sur lui pèse la malédiction d'une société blessée dans son hypocrisie par cette sincérité ardente ! Il va droit son chemin, fermant les yeux à tous les gestes et les oreilles à tous les bruits par quoi s'exprime l'indignation publique. Sa franchise peut paraître du cynisme et effectivement, il s'entend traiter de tous les noms qu'on réserve d'habitude aux auteurs des pires forfaits. Il déchaîne les injures comme d'autres les applaudissements. Un beau jour, on l'appela le Démon. On vit en lui Satan réincarné et quelqu'un n'a-t-il pas voulu l'exorciser ? Qu'importe ? Ce Maudit eut le courage de l'obstination. D'autres eussent capitulé : car il n'est pas toujours prudent d'affronter l'opinion publique. Lui, au contraire, se moquant des orages qui s'amassaient sur sa tête, n'entendait répondre qu'aux appels de sa destinée. D'année en année, il affirmait, avec une loyauté et une persévérance qui ont fini par ravir l'admira-

tion de ses ennemis même, sa volonté de rester fidèle à lui-même et à ses désirs. On imagine que cet auteur, au seuil de la vieillesse, envisageant son passé tumultueux, peut maintenant s'accorder un sourire content : « J'ai lutté, pourrait-il dire, j'ai erré peut-être. Mais j'ai prouvé un indéfectible attachement à ma mission d'homme. Je me suis réalisé. En dépit de tous les vents et de toutes les tempêtes qui l'ont assailli, ma personne s'est épanouie et j'ai goûté le légitime orgueil de me dire que je suis devenu tel que j'ai voulu que je sois. Je n'ai accompli les gestes et prononcé les paroles qu'en accord avec ma conscience. Combien d'hommes, au déclin de leur vie peuvent en dire autant ? » Et nous sentons qu'il a raison. Il se peut qu'il ait souvent vécu dans l'erreur. Mais tant de bonne foi, tant de sincérité, tant de ferveur, pour employer un mot qu'il a mis à la mode, imposent l'admiration.

Ajoutez à cela que cette vie est préservée de toutes les souillures de la gloire. La célèbre parole de Henri de Régnier : « vivre avilit » ne peut s'appliquer à Gide. Après avoir cheminé dans l'obscurité et n'avoir connu de gloire que celle que lui accordait une élite de jeunes lecteurs, il a enfin rencontré la haute notoriété. D'un coup d'aile, il est allé se poser sur un des sommets de la littérature contemporaine. Il suffira qu'il en exprime le désir pour que les sinécures et les prébendes les plus enviées lui soient offertes, que les salons les plus fermés lui soient ouverts, qu'autour de son cou soient attachés des crachats étincelants, que sous lui soient poussés de confortables fauteuils officiels. Mais ce non-conformiste qui a voulu uniquement réaliser sa destinée d'homme n'a pas accepté de pactiser avec les forces contre quoi durant toute son existence il a mené la lutte.

Le diable a voulu rester diabolique jusqu'au bout. La ceinture dorée d'un ermite insincère ne lui plaît point. A un âge où les sages se rangent, il descend de nouveau dans l'arène, s'expose à tous les coups pour affirmer une fois de plus son intention immuable de n'obéir qu'à sa conscience et de rester fidèle à sa destinée. Il se convertit au communisme, et tous les « conservateurs » le noient sous les flots de leurs injures et de leur mépris. Mais ayant reconnu son erreur, il l'abjure solennellement et voici que ses amis d'hier lui tournent le dos et le poursuivent de leur haine. Il a trouvé les moyens et possédé le courage de réaliser sur sa personne l'unanimité des antipathies.

Est-ce donc cette vie d'André Gide qui provoque l'enthousiasme de la Jeunesse Annamite ? Nous ne le pensons pas.

Est-ce donc l'œuvre d'André Gide qui a conquis la Jeunesse Annamite ? De fait, nul écrivain n'a manié la langue française avec plus de conscience et de maîtrise. On ne saurait assez louer les magies d'un style dont il faut bien dire qu'il a atteint la perfection classique. La précision, l'élégance, la simplicité savent se parer des attraits du lyrisme et de la poésie. Une souplesse ondoyante dans l'écriture rappelle celle de l'unique Montaigne. La pudeur la plus exquise dans la forme sert à révéler d'étonnantes audaces dans la pensée. Une clarté apparente dans les mots rend plus mystérieux le secret des idées. Personne ne saurait nier l'originalité incontestable et la qualité émouvante, pathétique de l'éloquence gidiennne. Mais nous doutons que le style, quelle qu'en soit la séduction, explique l'attachement que notre jeunesse entretient à l'égard d'A. Gide.

Nous ne pensons pas non plus que ce soit la substance même de l'œuvre qui explique cette sympathie. Cette œuvre est en effet la plus profonde de notre temps. Nul peut-être n'en a exploré les abîmes. On a mis plus de vingt ans à découvrir les « Nourritures Terrestres. » Les drames d'André Gide conservent leur énigme. Qui prétend mesurer la portée des innovations techniques des Faux-

Monnayeurs ? épuiser les fines-
ses et les subtilités d'une psychologie dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle réserve des surprises à ceux-là même qui se vantent d'en avoir l'habitude ? Ce chant de l'évasion, ce poème de l'inquiétude, comment en apprécier la nouveauté charmante si l'on les abstrait des circonstances dans lesquelles ils ont été composés ? Cette philosophie qui enseigne à l'homme l'audace d'être soi-même et de vivre courageusement sa vie en dépit de tous les obstacles intérieurs et externes, qui en a évalué l'importance ? Est-il exagéré de prétendre qu'il faudra encore pas mal de temps pour déterminer avec précision la nature et la valeur des richesses apportées par A. Gide ?

Il semble donc que si la Jeunesse Annamite manifeste cette curiosité à l'égard d'A. Gide, c'est uniquement parce que celui-ci a prononcé la parole célèbre : « Familles, je vous hais ? » Or qui ne voit que cet attachement résulte d'une méprise, repose sur un contresens, et que cette parole, elle ne vaut que pour André Gide, ne peut être comprise qu'en la réintégrant dans les circonstances où elle a été prononcée ? Il en est ainsi de tous les amours. On s' imagine aimer autrui alors qu'on ne fait que s'aimer à travers autrui. Or, en l'occurrence, cela paraît dangereux. En effet, si notre Jeunesse approuve Gide d'avoir proclamé sa haine des familles, nous avons l'impression qu'il se produit dans notre société et dans nos mœurs extrême-orientales une révolution d'une portée incalculable. Notre jeunesse manifeste-t-elle donc la volonté de détruire complètement l'organisation familiale ? Nous ne le pensons pas. Peut-être estime-t-elle seulement qu'il faut rompre avec la tradition et, pour répondre aux aspirations d'une société nouvelle, à construire une famille nouvelle ? Qu'importe ! Toujours est-il que l'heure est venue d'aborder l'œuvre d'André Gide, loyalement, objectivement, d'en distinguer les vérités des erreurs, ou plus exactement, d'en extraire les enseignements que notre jeunesse aura intérêt à méditer si elle rêve de reconstruire notre civilisation et notre société.

(La Revue Indochinoise)